

# LE SPECTATEUR

DE

## L'ORIENT.

---

Livr. 76. — 10/22 Octobre 1856.

---

NICANDRE NUCIUS (\*).

\*\*\*

EN 1841, la société Cadem publiait à Londres le second livre des voyages de Nicandre Nucius de Corcyre (The second Book of the travels of Nicander Nucius of Coreyra), copié sur le texte grec de la Bodleienne par le Rd. J. A. Cramer D. D. principal of the New Inn Hall, and public Orator in the University of Oxford. Le Dr. Cra-

---

(\*) L'article qu'on va lire, et qui vient d'être publié en grec par la Pandora, revue bimensuelle d'Athènes, est dû à la plume savante de M. André Mustoxidi, connu depuis longtemps en Europe par ses travaux littéraires et historiques. Nous croyons rendre un véritable service aux érudits de tous les pays, en leur mettant sous les yeux ce résultat des explorations judicieuses de notre illustre compatriote. NOTE DU TRAD.

mer a eu soin d'y ajouter une traduction en anglais, quelques annotations historiques et une carte, ce qui a rendu son édition élégante, ne pêchant que du côté de l'orthographe et surtout de l'accentuation.

Lorsque, avant cette publication, nous explorions les bibliothèques d'Italie afin de recueillir les documens inédits qui ont paru plus tard à Venise en sept livraisons, notre attention n'a pas manqué d'être attirée par l'ouvrage de Nucius. Il en était au reste fait mention dans le catalogue de la Bodleienne (cod. 159), et Montfaucon, dans sa *Bibliotheca Bibliothecarum*, annonçait qu'il y avait à l'Ambrosienne *Nicandri Nuncii Corcyrensi libri tres*. On doit ici remarquer que Montfaucon, induit en erreur par la suscription du code Ambrosien, a lu *Nuncii* au lieu de *Nucii*, et changé le titre de l'ouvrage de *Voyages en Histories*.

L'éditeur anglais affirme que le manuscrit de la Bodleienne se compose de 55 pages, et qu'il contient les deux premiers livres, excepté huit pages qui manquent au livre second. Comme dans ce dernier livre il est question de l'Angleterre, le D<sup>r</sup> Cramer s'en est occupé plus particulièrement. On ne lui en doit pas moins l'avant-propos qu'il a placé en tête du premier livre, et dont on pourrait extraire certaines notions tant sur le compte de l'auteur qu'à l'égard de ses voyages.

Obligé par l'adversité de quitter son pays, Nucius vint s'établir à Venise. A cette époque Charles-Quint envoyait à Soleïman une ambassade qui, avant de se rendre à sa destination, s'arrêta dans cette ville. Le chef de cette mission diplomatique, nommé Gérard, était, suivant Nicandre, d'une vaste érudition, versé non-seulement dans les let-

tres grecques et latines, mais aussi dans l'hébreu, ainsi qu'on peut s'en assurer par les ouvrages qu'il a composés dans cette langue. Nucius fait connaissance avec Gérard, lui rend quelques services pendant son séjour à Venise, et offre de le suivre à Constantinople. Sur l'assentiment de l'ambassadeur de Charles-Quint, notre compatriote s'attache à sa suite, et traverse avec lui l'Illyrie et la Thrace. Comme il se proposait d'écrire son voyage pour ses compatriotes seuls, il ne fait presque qu'énoncer ses excursions dans le Bosphore et son retour à Venise. Mais si les Grecs connaissent assez Constantinople et les Turcs, ils ne connaissent pas aussi bien les contrées de l'Occident. A cet effet il commence sa description depuis son départ de Venise, passe à Pavie, Ferrare, Mantoue et Vérone, et après avoir dit quelques mots sur ces villes ainsi que sur le Pô et son cours, il se rend à Trente au moment même où le fameux Concile y tient ses séances. Ayant ensuite franchi les Alpes-Rhétiques par le mont Brenner, il descend en Allemagne. A Augsbourg, la nouvelle religion prêchée par Martin Luther et Philippe Mélanchton versé dans la sagesse des Grecs, des Latins et des Juifs, attire son attention. Là, il jette rapidement un coup d'œil sur les doctrines, le rit et les usages de ces hérétiques qui s'arrogent le titre d'*Évangéliques*, et passant par Ulm, il décrit le cours du Danube. Il traverse ensuite les plaines de la Souabe, visite les villes de Spire, de Worms, de Mayence, de Coblenz et de Cologne, et s'applique particulièrement à la description de la dernière de ces villes et de ses nombreux débris. Dans une de ses digressions, il s'occupe des Anabaptistes, de leur chef Jean de Munster, de ses doctrines et de ses lois, de l'admiration dont il devint l'objet

et de sa fin tragique. De Cologne, il va visiter Aix-la-Chapelle, dépeint en détail cette ville ainsi que la cérémonie du couronnement des empereurs, se rend à Louvain dont il admire la célèbre et florissante université, et termine son voyage à Bruxelles, où résidait Charles-Quint avec sa cour. C'est ici que Gérard met sous les yeux de l'empereur le résultat de sa mission, et que notre Nicandre le suit dans les visites qu'il fait à des personnes haut placées, surtout à Marie sœur de Charles-Quint et reine douairière de Hongrie. Accompagné par Nucius, Gérard accompagne à son tour l'empereur dans les courses qu'il entreprend dans le Brabant et la Flandre, et dans la marche qu'il suit à travers Mecklin et Anvers. La description de la ville d'Anvers faite par notre auteur est très intéressante; il prétend que son commerce est plus important que celui de toute autre ville. Toujours à la suite de la cour, il se rend à Gand qui, révolté déjà, est de nouveau subjugué par l'empereur, qui emploie tantôt la sévérité et tantôt la douceur. Après la Flandre et le Brabant il vient en Hollande, visite Rotterdam, et n'oublie pas de rappeler que cette ville doit sa célébrité à Erasme, dont il exalte le savoir, tout en donnant quelques détails biographiques sur son compte. Après avoir parcouru la Hollande il revient à Bruxelles, d'où il part pour Liège, en compagnie toujours de Gérard qui y est envoyé pour affaires d'État. Il paraît que les mines de lignite ont singulièrement frappé notre voyageur, car il en fait une description très intéressante. De là, il part de nouveau pour Anvers, et passe avec son ami et protecteur, qu'on vient de nommer ambassadeur en Angleterre, par Bruges, Dunkerque et Calais. Ici finit le premier livre de ses *Voyages*.

Quant au sujet du second livre déjà publié, l'auteur lui-même nous le fait connaître dès les principes. « Peut-être, dit-il à Nicolas, le plus affectionné de ses amis, avez-vous appris par ce que j'ai déjà écrit, ce qui m'est arrivé en Italie, en Allemagne, en un mot dans la Belgique en deçà du Rhin jusqu'à Calais. Ici je vais raconter mes aventures depuis cette dernière ville jusqu'à mon arrivée dans l'île britannique de l'Angleterre; j'y ajouterai ce que j'ai vu et entendu relativement à la situation, le climat, l'étendue des villes et les usages des habitans, ainsi que tout ce que j'ai pu recueillir moi-même. Ce qui a rapport à la Belgique a été dédié au savant et honorable; mais quant à ce que je me propose d'écrire j'en ferai hommage à vous, mon très cher Corneille. Car je vois que vous êtes accablé d'infortunes et de souffrances, que vous vivez pour la plupart du temps à l'étranger, que vous avez entrepris un grand nombre de voyages, visité les villes du littoral de l'Euxin, et connu les mœurs barbares. Afin donc que vous soyez également au fait de ce qui a trait au nord et au littoral de l'océan, puis que vous l'ignorez actuellement, j'ai cru bon de vous en informer, d'autant plus que vous me paraissez destiné, si destin il y a, de même que moi-même, à errer à l'étranger. Or, il n'est pas inutile que je vous écrive tout cela, car je sais que vous êtes avide d'apprendre. »

Dans son récit Nucius se montre observateur profond; il est tantôt géographe et tantôt topographe, tantôt naturaliste et tantôt historien. Avec une puissance d'expression et une sagacité politique rares, il dépeint des villes, des contrées, des usages et des hommes. Et quand il parle de Henri VIII, de ses mariages, des faux miracles des

religieux, de la suppression des monastères, de la réforme religieuse, des guerres avec l'Ecosse et François I, il nous fournit de précieux renseignemens. Mais comme si le sort sentait de la répugnance à rappeler aux Anglais dans les temps actuels, les services que les Grecs ont pu leur rendre jadis, la narration du manuscrit a été interrompue par l'éditeur là où il importait, au moins à nous autres, de la voir poursuivie.

Ainsi que nous venons de le voir, l'Ambrosienne possède un manuscrit de Nicandre, transporté peut-être de la Grèce, où le cardinal Frédéric Borromée, fondateur de cette bibliothèque, avait envoyé des hommes exprès pour rechercher pieusement dans les monastères des manuscrits, et donner en échange des chasubles, des encensoirs en argent et des calices. L'éditeur anglais avait essayé d'acquérir par un compatriote de ses amis copie de ce manuscrit, afin qu'il eût à compléter celui de la Bodléienne; mais les bibliothécaires s'y sont refusés, sous le prétexte qu'ils avaient l'intention de publier l'ouvrage de Nucius. Cette réponse si peu polie et peut-être si peu vraie, ne m'a point étonné. Déjà depuis 1813, à l'époque où je découvrais dans cette même bibliothèque le long fragment de la Permutation d'Isocrate, ces custodes, comme si le zèle des autres servait pour condamner leur propre indifférence, se montraient fort peu empressés à seconder mes recherches. Enhardi par cette découverte un d'entre eux, Ange Maï, dont le savoir a été plus tard récompensé—exemple fort rare—par le chapeau de cardinal, publiait une traduction latine du fragment d'Isocrate accompagné de variantes. Tel a été le prélude de ses heureux travaux, travaux d'un seul homme dont les lettres

ont tiré autant de profit que de ceux d'une académie entière. Me voyant alors dans le cas de susciter des jalousies ou de m'attirer des refus, j'ai dû mettre un terme à mes recherches, et particulièrement ne plus m'occuper du manuscrit des *Voyages*. Quelques années plus tard, à peine le D<sup>r</sup>. Cramer faisait-il imprimer une partie de l'ouvrage de mon compatriote, que, désireux d'obtenir des renseignemens plus amples sur cet écrit, je me suis adressé à une personne qui, pour sa position, non-seulement à Milan, mais dans toute autre ville de l'Italie, pouvait aisément arriver à ce qui serait peut-être impossible à un étranger. Je veux parler de M<sup>r</sup>. Félix Belloti, camarade de mes jeunes années à l'université de Pavie, et lié d'étroite amitié avec moi depuis un demi siècle, justement illustre pour ses travaux, et surtout pour sa traduction des tragiques grecs. Ayant accueilli avec empressement ma demande, M. Belloti m'a transmis les éclaircissemens auxquels je tenais, et de plus quelques pages copiées de sa propre main.

Le manuscrit ambrosien de Nicandre, numéroté D. 72, est mutilé au commencement et à la fin; composé de 84 pages, les unes déchirées les autres raccommodées, il contient une partie du second livre. Après la page 26, commence le livre troisième qui occupe 58 pages, et sur la marge on lit les matières traitées dans le texte, et qu'il ne sera pas sans intérêt de reproduire ici.

« *Livre second.*

- » Ce que les religieux faisaient par amour de gain illicite.
- » De la vieille thaumaturge (qui faisait des miracles).
- » Allocution du roi Henri contre les religieux.
- » De la séparation des Anglais d'avec le pontife de Rome.

- » De l'évêque de Londres Thomas.
- » De la bataille livrée par Henri contre François, roi de France.
- » De la ville de Boulogne en Picardie.
- » De l'ambassadeur Gérard.
- » Du grand vaisseau.
- » Du général Thomas.
- » Allocution de Thomas à ses soldats.
- » Cambrai, ville célèbre.
- » *« Livre troisième.*
- » De Marie, reine de Panonie.
- » De Leulécé de Paris.
- » De la France spécialement.
- » Des rivières françaises.
- » Des nommés barons.
- » De François roi des Français.
- » Expédition de François contre Milan.
- » De la captivité du roi François.
- » Du retour de François et de son mariage.
- » De la prise de la ville des Romains par Borbon.
- » Des maux que les soldats ont fait souffrir aux Romains.
- » Siège de Naples.
- » De Khaïr-Eddyn ou Barberousse.
- » De Tunis ville de Libye.
- » D'André D'Apouria.
- » De la délivrance des prisonniers de Tunis.
- » De la ville de Coron en Péloponnèse.
- » Du sac de la ville de Patras.
- » De l'amitié de François et de Soleïman.
- » De la captivité de Jannouzi de Chimare.

- » De la bataille de Soleïman contre les Vénitiens.
- » Du siège de Corcyre par les Turcs.
- » Des maux causés par les mercenaires qui étaient dans la ville.
- » Sac de la ville des Corcyréens.
- » Du signe apparu à Corcyre.
- » Du siège de Nauplie en Péloponnèse.
- » Du traité entre les Vénitiens et Soleïman.
- » De l'expédition de l'empereur à Alger (?).
- » Du naufrage arrivé parmi la flotte impériale.
- » Des nommés Guelfes et Gibelins.
- » Sac de l'île Lipari.
- » Description de la fontaine à belles aux de la France.
- » D'Ange Verginius de Candie.
- » De l'âge du roi François.
- » Lyon ville importante de France.
- » De Turin, ville importante.
- » De la grande ville de Milan.
- » De Boulogne, ville importante.
- » De Florence, ville célèbre.
- » De Sienne, ville importante.
- » De la ville de Viterbe.

On voit par ce qui précède que le *Journal de Débats* était dans l'erreur lorsqu'il annonçait l'année dernière (\*) que M<sup>r</sup> Sickel, docteur en philosophie de l'université de Halle, avait trouvé à l'Ambrosienne, « un manuscrit complet des Voyages de Nectus de Corcyre, dont la troisième partie contient son voyage en France sous François I<sup>er</sup> ; » car, dans cette partie il n'est pas question de la France seule, mais aussi de l'Italie et de la Grèce, ainsi que de

(\*) N<sup>o</sup> du 26 septembre 1859.

faits et de guerres antérieurs d'environ dix ans à ses excursions. Quoiqu'il en soit, il serait à souhaiter que des deux manuscrits existant on s'occupât à presque compléter le texte de Nucius, ou bien à les collationner sur les trois livres qui, suivant une note que je retrouve parmi mes papiers, et dont l'origine m'échappe (\*), existent dans la bibliothèque de l'Escurial.

Selon le D<sup>r</sup> Cramer, le style de Nucius est clair et facile. En effet, en lisant ses *Voyages* on se confirme dans l'idée que ce n'est pas dans les auteurs ecclésiastiques, comme il était d'habitude à cette époque, mais bien dans les ouvrages les plus éloquens de la Grèce qu'il a puisé la connaissance de sa langue. On aurait pu même ajouter que sa marche est égale, si parfois on ne rencontrait certaines aspérités dans son style; ce qui au reste n'est pas étonnant, car il ne l'avait pas encore retouché. Si dans le cours de son récit Nicandre emploie souvent des images, on ne doit pas l'en blâmer; ce qui n'est pas défendu à l'historien, l'est d'autant moins à un auteur de voyages, obligé de varier, et de rendre ses impressions et ses idées plus vives et plus sensibles. L'ostentation seule lui serait impardonnable.

La vie de Nicandre ne nous est connue que par les quelques notions qu'il nous transmet lui-même dans son ouvrage. A la fin du premier livre qu'il dédie au plus cher de ses amis, dont au reste il nous laisse ignorer le nom, il ajoute que, dans sa bonté, ce dernier voudra suppléer à tous les défauts auxquels ont donné lieu les malheurs de l'auteur, et surtout son amour extrême pour Nucie. Il

(\*) Il est probable que cette note a été extraite de la description des manuscrits grecs de la bibliothèque de Madrid, publiée par Iriarte en 1769.

paraît que le souvenir de cette femme tourmentait et enflammait en même temps son cœur, que son amour a été la première cause de ses infortunes, et que c'est à cet amour qu'il devait sa connaissance de plusieurs nations et de plusieurs villes ainsi que de leurs constitutions. Le nom de Nucie que portait cet objet adoré, nous fait présumer que les liens du mariage l'unissaient à elle; que sa flamme n'était pas restée sans récompense; mais que cette chère épouse fut enlevée par la mort à la fleur de son âge, ou bien, — ce qui a dû rendre sa douleur encore plus violente, — qu'elle fut tuée ou faite esclave par les Turcs, lorsque l'armée de Soléïman et du féroce Khaïr-Eddyn, ayant promené le fer et le feu dans l'île de Corcyre, emmenèrent captifs vingt mille de ses habitans. C'est encore une nouvelle somme à porter aux sommes enrégistrées dans le livre noir et infini des maux que les Croisés nous ont infligés, que les Turcs nous font souffrir depuis des siècles, et que les puissances chrétiennes prétendent pouvoir acquitter par le célèbre *hal-houmayoum*.

A cette époque il y avait aussi à Venise deux autres Grecs de Corcyre, Antoine Éparque et Nicolas Sophiano, qui y vinrent chercher du soulagement aux souffrances de leur pays, et qui illustraient la ville des doges par leurs talens et leurs vertus. Nucius fit, je suppose, par leur intermédiaire la connaissance de Jacques Mendoza d'Espagne, homme très érudit, et protecteur des lettres grecques. Mendoza représentait alors Charles-Quint près la république, et avait une telle estime pour Sophiano et pour Eparque, qu'il envoya le premier au mont-Athos pour chercher des manuscrits (\*). Il est donc pro-

(\*) Andros, dans ses *prolégomènes* aux *Epist. Antonii Augustini*.

bable que les deux compatriotes de Nucius l'ont introduit auprès de Mendoza, et que celui-ci à son tour le fit admettre chez Gérard, dont Nucius partageait le savoir, et dont il partagea aussi les travaux diplomatiques.

En 1546, tandis que Gérard partait pour rejoindre son souverain à Bruxelles, Nicandre se rendait en Écosse. Écoutons son récit :

« Ainsi que nous l'avons déjà dit, après plusieurs entrevues que Gérard, ambassadeur de l'empereur, eut avec Henri, celui-ci accueillit toutes ses propositions, et après s'être engagé à y rester fidèle, il le congédia. Quant à moi, je priai Gérard de me permettre de passer quelque temps encore en Angleterre. C'est avec peine qu'il consentit à ma demande ; et après m'avoir donné un cheval, des armes, et tout ce qui était nécessaire pour ma subsistance, il me souhaita bon voyage. Gérard se rendit auprès de l'empereur.

» Désirant pénétrer dans l'intérieur de l'île, je m'associai à l'expédition de Henri contre les Écossais ; car Henri, ayant réuni une force importante composée d'indigènes et d'étrangers, l'envoya en Écosse. Parmi ces derniers il y avait un nombre assez considérable d'Italiens et d'Espagnols, ainsi que d'habitans d'Argos de Péloponnèse, ayant pour général le célèbre Thomas d'Argos, dont j'aurai à raconter la vaillance, la prudence et l'habileté dans les combats. Ayant donc suivi Thomas, nous partîmes pour l'expédition de l'Écosse ; et lorsque nous arrivâmes à la Tamise, qui sépare l'Angleterre de l'Écosse, nous campâmes près d'une forteresse située sur ses bords. Notre cavalerie légère faisant tous les jours des irruptions et des attaques, pillait . . . sac-

cageait le pays et tous les alentours . . . et ravageait quelques petites villes. Les habitans s'étant soumis, députèrent une ambassade vers Henri, rendirent quelques uns de leurs villages et de leurs villes, et purent ainsi obtenir une trêve. Quant à nous, nous retournâmes à Londres.

« Excepté Nicandre je ne sache personne qui fasse mention de ce Thomas. Il était un de ces vaillans capitaines de nos contrées, qui, à la tête de leurs soldats, offraient leur bras aux princes étrangers, parce qu'ils n'avaient plus de patrie à défendre. Ces braves militaires sont célèbres dans l'histoire des temps d'alors ; ils entraient en campagne à cheval, et s'appelaient du nom grec *stradioti*. Voici comment ils sont dépeints par Coriolano Cippico (\*) : « Ce sont, dit-il, des hommes belliqueux, capables de toute entreprise courageuse, qui, par leurs irruptions inespérées, dévastèrent tellement la partie du Péloponnèse occupée par les Turcs, qu'ils en firent un désert. Ces hommes aiment naturellement la rapine, et sont plus aptes aux attaques qu'aux batailles rangées. Ils ont pour armes un bouclier de bois ou de peau et un javelot ; un petit nombre d'entre eux portent aussi des corselets ; le reste est couvert de cuirasses de coton qui les préservent des coups de l'ennemi. Les plus vaillans d'entre eux sont ceux de Nauplie, ville du Péloponnèse, dans le pays des Argiens. »

Le général Thomas était du nombre de ces *stradioti* ; voilà tout ce que nous fait connaître la partie des *Voyages* imprimée à Londres. On en apprend cependant assez par l'extrait suivant, qui complète la partie déjà

(\*) *Guerra dei Veneziani nell'Asia.*

publiée, dont nous reproduisons quelques lignes pour l'intelligence du lecteur :

« Au commencement du printemps on disait que le roi des Celtes préparait des forces formidables, et qu'il menaçait d'assiéger Boulogne. A cet effet Henri faisait transporter des forces sur le continent, et renforçait Boulogne de munitions et de soldats. Il y envoya également le général Thomas le Péloponnésien avec les siens, lui confia la garde et l'administration de la basse-Boulogne, comme on l'appelle, et du port, donna l'ordre à tous ceux qui y étaient de lui obéir, et l'entoura d'escorte et de pompe brillantes. C'est ainsi que par les avantages signalés qu'il remportait tous les jours sur les Français, le général Thomas illustrait sa valeur. Plus d'une fois tombant sur eux avec des forces inférieures en nombre, il les culbutait; ses ennemis le craignaient beaucoup. Ayant été prévenu par les sentinelles que les Français avaient l'intention d'introduire sur des chariots, le jour suivant, dans leur forteresse, des armes, des munitions, des canons, et d'autres effets accompagnés par un corps de cuirassiers, il réunit à la hâte ses soldats, et leur intima l'ordre de se préparer. S'étant donc armés, et étant monté à cheval, ils se dirigèrent vers Therouanne et Ardèche. Il nous prit à nous aussi le désir d'aller avec eux, non pas précisément pour souiller nos mains de sang humain, quoiqu'il nous fût permis de le faire une fois que nous faisons partie d'une armée, mais pour assister à la prise d'hommes par des soldats, prise dont on parlait tant, et qui se faisait en temps d'attaque et d'irruption. En effet, montés à cheval nous avançâmes. Thomas commandait à cinq cent cinquante hommes, tandis

que le corps français était composé de mille. Il faisait encore nuit, et nous étant embusqués dans un terrain marécageux, nous attendîmes le lever du soleil. Vers la pointe du jour, les sentinelles annoncèrent que les Français sortaient de la ville et se dirigeaient sur la forteresse. Au moment où l'on nous donnait cet avis, nous voyions aussi les chefs du corps avancer en armures brillantes et le visage rayonnant. Alors le général Thomas ayant réuni ses hommes leur parla comme il suit :

« Camarades; comme vous voyez nous nous trouvons  
 » actuellement dans des pays reculés de l'univers, et  
 » faisons la guerre pour un roi et pour une nation qui  
 » sont parmi les derniers des régions septentrionales.  
 » Nous n'avons porté ici de notre patrie que notre vaillance  
 » et notre courage hardi. Opposons-nous donc  
 » avec intrépidité contre ceux qui nous font la guerre;  
 » quand même nos ennemis seraient plus nombreux,  
 » cela est indifférent à nous et à notre valeur; car nous  
 » sommes descendans des Hellènes et nous n'avons point  
 » peur des barbares. Montrons donc la vaillance qui  
 » nous convient et notre fermeté dans les combats, afin  
 » que tout le monde puisse dire, que ceux qui de la  
 » Grèce sont venus en Europe, ont fait des actions dignes  
 » de bras invincibles. C'est ainsi que la gloire de notre nom  
 » restera parmi les rois, et que nous jouirons d'une considération  
 » éternelle auprès de toutes les nations qui peuplent  
 » l'Hespérie et les parages de l'océan. Attaquons  
 » donc, mes braves, l'ennemi avec ordre et courage, faisons  
 » rougir la rive de l'océan du sang ennemi, et démontrons  
 » par des faits la vaillance jadis célèbre des Grecs » (\*).

(\*) Comme il est impossible de rendre par la traduction la vigueur, la



« A ces mots de Thomas, tous sentirent le courage se réveiller dans leurs âmes. Ayant partagé son armée en deux bataillons, il confia l'un à Eléazar son porte-étendard, et se réserva l'autre. Il donna l'ordre au porte-étendard de fondre sur les derrières de l'ennemi, tandis que lui-même, accompagné de son aide de camp, après avoir mis en ordre les siens, courut lance baissée au devant des ennemis. Ayant fait mordre la poussière au premier d'eux qu'il rencontra ainsi qu'à un autre après lui, il s'élança en avant. Sa lance ayant volé en éclats, il assaillit l'ennemi le sabre en main, et, sans nullement céder, donna des preuves d'un courage héroïque. Les autres aussi ne restèrent pas en arrière; mais pleins d'une ardeur guerrière, ils combattirent vaillamment. Les Français, quoique vaillans et fermes, furent dispersés par le courage de leurs ennemis et mis en désordre. Sur ces entrefaites Eléazar le porte-étendard, étant tombé à l'improviste sur leurs derrières, les remplit d'effroi et les mit en déroute.

grâce et la concision de ce discours, nous croyons faire plaisir aux hellénistes en reproduisant ici l'original, qui nous rappelle les harangues qu'on lit dans Thucydide. « Ἄνδρες στρατιώται· ἡμεῖς μὲν, ὡς ὄρατε, ἐν ἐσχάτοις τῆς οἰκουμένης τανῶν οἰκοῦμεν μέρει στρατιούμεθα δεῖ βραχίλει καὶ εἶναι τῶν ὑπ' ἄρκτον τελευταίων· οὐδὲν δ' ἐκ τῆς ἡμεδαπῆς ἐνταῦθ' ὑπερὸν τι φερόμενοι ἔχομεν, ἢ τὴν εὐτολίμον ἡμῶν ἀνδρείαν καὶ γενναϊότητα. Διὸ, πρὸς τοὺς πολεμοῦντας ἡμᾶς γενναίως ἀντιπαρταξόμεθα, οὐδ' εἰ καὶ πλείονες ἡμῶν οἱ ὑπεναντιοὶ φαίνονται, οὐδὲν πρὸς ἡμᾶς καὶ τὴν ἡμετέραν ἀρετὴν. Ἑλλήνων γὰρ ἰσμεν παῖδες, καὶ βαρβάρων σμῆνος οὐ πτοούμεθα· τοίνυν, τὴν πρέπουσαν ἡμῶν ἀρετὴν, καὶ ἐν τῷ πολέμῳ καρτερίαν ἐπιδείξομεν, ἵν' ἅπαντες λέγειν ἔχοιεν, ὡς οἱ ἐξ Ἑλλάδος ἐν τοῖς Εὐρωπαϊαῖς μέρεισι εὐρεθέντες, ἔργα χειρὸς ἀρίστης ἐπιδείξαντο· ὅθεν παρὰ μὲν τοῖς βροταῖοις κλίεις ἀποληφόμεθα παρὰ δ' ἅπασιν ἰσπερίοις καὶ παρακαταλίωσι ἀείμνηστον εὐνοίαν κερδοῦμεθα· τοιγαροῦν, ὦ ἄνδρες, ἀνδρείως καὶ συνταταγμένως τοῖς ἐχθροῖς ἐπιβάλλομεν καὶ τὴν ὀλεάντων ἀκτὴν αἵμασι ἐναντίων φοινίζομεν, καὶ τὴν πάλαι θροῦλουμένην Ἑλληνικὴν ἀνδρείαν, ἔργοις αὐτοῖς, φανερὰν ποιήσωμεν. »

Or, ils prirent la fuite. Comme le terrain était sablonneux et mou, les chevaux des fuyards bronchaient et les jetaient par terre, de manière que les Grecs les faisaient leurs prisonniers. Arrivés près d'Ardèche et de Theroanne ceux des Français qui parvinrent à se sauver, se dirigèrent vers ces villes. La victoire remportée par Thomas et les siens fut brillante, et le butin très riche. Nous étant emparés de plusieurs chariots de vivres, d'un grand nombre d'armes à feu et d'autres armes, ainsi que d'une trentaine de chevaux et de cuirassiers, nous retournâmes à Boulogne vers les nôtres tout fiers de nos trophées. On nous accueillit avec des chants de musique; notre général Thomas était acclamé, sa propre valeur ainsi que le courage des siens étaient exaltés. Dans cette attaque nous avons eu trente cinq Grecs tués et quarante blessés. Du côté des Français trois cent et soixante sont restés sur le champ de bataille; le nombre de leurs blessés montait à cent et au delà. Thomas lui-même fut blessé à la hanche, frappé par une lance; deux de nos ennemis l'ayant serré et attaqué de près, ne purent cependant le démonter. Ces faits de Thomas lui valurent la faveur particulière du roi d'Angleterre; aussi l'a-t-il placé au rang de ses premiers généraux, en lui assignant une rente annuelle considérable. »

Venant ainsi de révéler ce qui concerne Thomas, nous allons également publier une autre partie qui sert de complément au second livre de Nucius et de préface au troisième. Nous y ajouterons même un fragment dans lequel il est fait mention d'un autre Grec qui s'est distingué, non pas par les armes mais par les lettres, et qui pour cela était en honneur auprès de François I.

« Les deux armées s'épuisaient tous les jours des deux côtés sans rien faire d'important, si ce n'est quelques excursions et attaques, dans lesquelles des prisonniers étaient laissés entre les mains de l'une ou de l'autre partie, mais qu'on délivrait moyennant rançon ou échange. Voilà ce que faisaient les mercenaires étrangers et les Français; il en était autrement avec les Anglais et les Français, qui se faisaient une guerre implacable et farouche; car ils traitaient réciproquement leurs prisonniers avec dureté, et leur faisaient subir la plus cruelle des morts. Ni rançon, ni quelque chose que ce soit, n'avait la puissance de modérer leur fureur et émouvoir leur pitié; au contraire, ils s'en effarouchaient encore plus. Une telle haine digne de bêtes féroces déchainait ces deux peuples l'un contre l'autre. Sur ces entrefaites, le roi Henri conçut l'idée de faire élever une forteresse sur ce rivage, à sept milles de Boulogne et onze de Calais, où il y a un port assez important. A cet effet il envoya de l'île des maçons, des charpentiers, des travailleurs et des briquetiers, et fit construire une tour flanquée de parapets et de crénaux, entourée de fossés et fortifiée de bouches à feu et d'autres armes. Bientôt quelques uns de la suite de ces princes, secondés, disait-on, par leurs épouses (les reines), les exhortèrent à un armistice tout en les poussant à la paix. Ces propositions ayant été accueillies, des ambassadeurs furent envoyés des deux côtés, afin qu'ils eussent à se concerter et à prendre une décision. La France en envoya trois; trois autres vinrent d'Angleterre. Réunis dans la ville de Guignes, située sur les frontières du territoire français, ils conclurent les conventions et décrétèrent l'armistice et la paix.

Voici quelles ont été, d'après ce qu'on disait, ces conventions: les Français s'engageaient à donner en trois ans au roi d'Angleterre deux millions de pièces d'or; la moitié serait envoyée en Angleterre en vin, blé et autres denrées, tandis que l'autre moitié serait comptée en or. De plus, la France devait continuer à payer son tribut annuel. Quant aux Anglais, ils abandonnaient Boulogne et les frontières au roi des Français, et promettaient de ne plus nuire aux villes gauloises. Amnistie et droit d'inviolabilité étaient accordés à l'une et à l'autre partie, ainsi que libre entrée et sortie; la paix et l'alliance devaient être perpétuelles. Mais jusqu'à ce que la France eût acquitté sa dette, les Anglais continueraient à tenir Boulogne en dépôt. Ces conditions, conclues par les ambassadeurs et consenties par les deux rois, la paix fut proclamée. Ainsi finit la quatrième année de cette guerre. Tout étant pacifié, les armées furent licenciées; quelques uns rentrèrent dans leurs foyers; d'autres se rendirent à l'étranger. Thomas, notre général, retourna en Angleterre; quant à moi, désirant revenir avec quelques autres en Italie, je demandai congé au général Thomas, qui s'empressa de me l'accorder; il me donna aussi de l'argent et un cheval, faisant ainsi preuve de libéralité et de munificence.

D.

*(La fin prochainement.)*

## Nouvelles diverses.

On nous écrit d'Arta le 5 octobre.

Les brigands qui infestent le district turc de Radovisi, se trouvent depuis longtemps en pourparlers avec le sous-Derbenaga Charizaga; ils lui proposent de faire leur soumission, à condition qu'on les laissera vivre tranquilles à Radovisi, et s'engagent même à donner caution de leur bonne conduite à l'avenir. Le Kaïmacam d'Arta a refusé de recevoir cette soumission aux conditions précédentes. Il exige qu'ils viennent eux-mêmes lui présenter les personnes qui répondront de leur bonne conduite à l'avenir, et que ceux qui ont été victimes de leurs déprédations aient le droit de revendiquer les objets qui leur ont été enlevés. Les brigands, à qui cette dernière condition ne saurait convenir et qui craignent pour leur sûreté personnelle, s'ils se présentent à Arta devant le gouverneur général, n'ont point encore, jusqu'à ce moment, fait leur soumission ainsi que je m'en suis assuré aujourd'hui même.

Avant hier, un paysan se présenta au consulat grec d'Arta, il était chargé par le chef de brigands Kosta Kourkoubaki, de prier le consul d'intercéder auprès des autorités musulmanes afin de lui obtenir l'acceptation de sa soumission; cette mesure, disait-il, lui avait été conseillée par l'agent consulaire d'Angleterre résidant à Arta. Le consul grec a, dit-on, refusé à Kosta Kourkoubaki, son intercession en lui faisant répondre que puisque l'agent consulaire d'Angleterre avait offert de le présenter aux

autorités musulmanes, afin d'obtenir ce qu'il désirait, il ne devait pas avoir recours à un autre consulat, de peur de mécontenter celui qui voulait bien le protéger.

Il y a trois jours, le Kaïmacam d'Arta est parti pour Jannina, invité par le gouverneur général à venir prendre des instructions sur la manière de poursuivre le brigandage.

— On nous écrit de Lamie en date du 9 octobre.

Les autorités grecques prennent toute espèce de mesures sur la ligne des frontières, contre les brigands qui continuent d'infester le territoire Ottoman. Ces mesures sont d'autant plus nécessaires, qu'on a des raisons de craindre que le chef de brigands Phonias, ainsi que d'autres malfaiteurs, ne viennent se réfugier dans la commune de Ktiménion, dans l'intention de pénétrer sur le territoire grec.

Nous pouvons dire sans crainte d'être démentis, que dans les districts limitrophes, les brigands ne rencontrent plus d'obstacles à leurs méfaits. Ils se promènent d'un lieu à l'autre divisés par petites bandes sans être inquiétés le moins du monde.

Dans la nuit du 15 Septembre, des brigands se sont portés du village de Néochori vers celui de Goura, y ont demandé et obtenu des vivres au sù du chef de la station turque; ils y ont séjourné jusqu'au lendemain, et en sont partis en plein midi, se dirigeant vers les villages de l'intérieur; dans toutes ces excursions ils n'ont été poursuivis par aucun détachement turc.

Nous ne voulons pas dire que les autorités musulmanes y mettent de la mauvaise volonté, mais nous pensons qu'elles évitent les rencontres parce qu'elles ne se croient

pas en force pour repousser les attaques des malfaiteurs dont le nombre inspire la terreur.

Cet état de choses est d'autant plus déplorable pour la sûreté publique, que ces malfaiteurs étendent leurs relations, augmentent leurs forces et deviennent de jour en jour plus audacieux.

Les nouvelles que nous avons de Volo, nous parlent de la publication d'un ordre de la S. Porte qui enjoint aux autorités locales, d'avoir recours aux troupes régulières pour la poursuite des brigands; de renforcer les garnisons Albanaises et d'armer même des chrétiens en cas de besoin.

Il est donc notoire que la convention conclue entre le gouvernement turc et celui de la Grèce est déjà tombée en désuétude, et que c'est toujours le même système qui prévaut par rapport au service des garnisons albanaises, ce qui ne cessera de rendre la poursuite des brigands aussi illusoire dans l'avenir que par le passé.

— On annonce d'Erzegovine qu'un conflit sanglant vient d'avoir lieu, entre des réfractaires turcs qui avaient cherché un asile dans le Monténégro et des nobles de Bosnie.

Trois de ces réfractaires s'étaient rendus dans un village près de Plyewa pour visiter des amis; mais saisis dans ce même village par des troupes turques, deux d'entre eux furent à l'instant décapités, puis on coupa d'abord les bras au troisième et on le transporta hors des confins, où il mourut dans les bras de ses camarades.

Par suite de cet événement, tous les réfractaires se réunirent et entreprirent une excursion à Drobijak afin de venger la mort de leurs compagnons. Ils y assiégèrent

donc un château de Bosnie, dans lequel des turcs de familles nobles qui s'y trouvaient, se défendirent pendant deux jours; mais vers la fin du second jour, les assiégeants mirent le feu aux magasins de foin et de paille qui environnaient le susdit château, et contraignirent les assiégés à tenter une sortie. Cette sortie coûta la vie à douze nobles Bosniaques, quatre autres tombèrent au pouvoir de leurs ennemis et le reste se sauva. Les vrais Monténégrins n'ont pris aucune part à cette affaire.

— Nous puisons dans la correspondance d'Amalthée, en date du 9 octobre, les nouvelles suivantes sur la situation de l'Albanie. Au commencement des événemens qui viennent d'avoir lieu dans le Monténégro, des voies de fait bien regrettables avaient été commises à Skodra, contre les catholiques romains. Aussitôt que le gouvernement turc en eut connaissance, il ordonna que les coupables fussent sévèrement punis, et que tous ceux qui avaient essuyé des pertes fussent indemnisés. Nous apprenons maintenant qu'aussitôt l'arrivée des troupes turques dans cette province, il a été publié un firman qui condamne tous les musulmans du lieu, à payer 300,000 piastres aux catholiques. Quinze familles turques, ont été aussi exilées en Asie. Mais à la suite de ces mesures, la ville était en grande rumeur et on dut attendre de nouveaux renforts avant de procéder à leur exécution. Le fameux janissaire chef des mécontents, Chamzagas, a invité les Chrétiens de la haute Albanie à s'insurger, leur promettant de respecter leur religion, s'ils consentaient à s'opposer au Nizam et à la mesure du désarmement. On ignore ce que les Chrétiens ont décidé de faire; mais dans tous les cas, les troupes sont nécessaires dans ces contrées, afin de pré-

venir des événements plus sérieux encore. Outre les renforts que l'on attend à Skodra, on réunit dans l'Erzegovine 10,000 hommes.

Il ne faut pas attribuer seulement aux événements survenus dans le Monténégro, la grande concentration de troupes dans l'Albanie, mais bien encore à l'état de ces provinces; car il paraît que l'heure n'est pas loin où un meilleur ordre de choses sera appliqué à ces contrées.

— On nous écrit de Lamie en date du 11 Octobre, qu'après la destruction de la bande de Moustacas dans les environs de Molos, effectuée vers le milieu de septembre, grâce aux sages dispositions prises par M. le mirarque Plessos, commandant la gendarmerie du département de la Phthotide et de la Phocide, le petit nombre de brigands que se cachaient encore dans les ravins les plus écartés des montagnes de l'Oeta et des environs, ont tout à fait quitté le territoire grec, terrifiés par ce dernier coup porté au brigandage, de sorte qu'en ce moment, la Phthotide jouit de la plus grande tranquillité.

Mais quelles mesures le gouvernement Grec pourrait-il prendre pour empêcher les bandes nombreuses qui parcourent en force les provinces Ottomanes, de se rejeter sur notre frontière? De Kaïtza à Agrapha, sur le territoire de la Porte, une bande de 200 brigands parcourt le pays par détachements de 60, 65, 80 et même de 100 hommes, et enlève quelque fois du bétail sur notre territoire.

Le mal se bornera-t-il à cela? Gardez bien les frontières, nous disent les habitans des provinces intérieures, gardez bien vos frontières, nous répètent les étrangers. Mais quel-

qu'un de ces messieurs est-il jamais venu la voir, cette frontière, est-il jamais venu sur les lieux pour examiner si elle est susceptible d'être efficacement gardée?

En parcourant la ligne, nous dit notre correspondant, et en songeant à ceux qui en ont dû exécuter le tracé, j'ai parfois la pensée que ces derniers l'ont expressément rendue telle qu'elle est, soit pour qu'elle devienne un embarras éternel pour les deux pays limitrophes, soit pour prouver, par les faits, à ceux qui leur ont donné cette mission avec les restrictions qui y étaient attachées, qu'il était impossible de remplir leurs intentions sans nuire aux intérêts des deux Etats voisins.

Il ne faut pas croire que la bande qui se trouve entre Kaïtza et Agrapha, et dont nous avons fait ci-dessus mention, soit la seule qui existe dans les provinces ottomanes, situées près de la Grèce. Trois à quatre cents brigands parcourent l'intérieur du pays; quand l'hiver sera plus avancé, ils se porteront eux aussi plus au sud, vers notre frontière. Composées presque en entier d'Albanais, ces bandes s'augmentent chaque jour par l'arrivée de nouveaux compagnons, déserteurs ou insoumis comme eux.

Dans un pareil état de choses, que peut la Grèce pour garantir la tranquillité des habitans de ses provinces du Nord? Son gouvernement a déjà fait tout ce qui dépendait de lui. Il a poussé autant que possible les forces dont il peut disposer, à l'extrémité de la ligne de démarcation, il en a échelonné d'autres en arrière sur tous les points de jonction. Mais tout cela suffit-il pour notre sûreté, aussi longtemps que la situation sera la même en Thessalie, en Epire, en Macédoine?

Non malheureusement. Le brigandage ne pourra ces-

ser totalement; le territoire grec ne sera délivré des incursions des bandes venant de Turquie, que lorsque, par une rectification, la ligne des frontières sera établie de manière à pouvoir être gardée, et qu'un Gouvernement sage, fort et éclairé mettra, d'un côté, un frein aux habitudes de rapine et de violence des Turcs, et agira en même temps moralement sur les populations chrétiennes des trois provinces ci-dessus nommées, pour en extirper des habitudes et des mœurs qu'une longue tyrannie y a fait naître et y perpétue. Une telle action ne saurait être exercée que par un gouvernement chrétien.

— Voici ce qu'on nous écrit encore de Volos sous la date du 4 Octobre.

Je m'empresse de vous faire savoir qu'une bande composée d'environ 100 brigands, la plupart Albanais, les autres chrétiens, et parmi lesquels on compte presque tous ceux qui, ayant survécu à la destruction des bandes en Grèce, ont réussi à franchir la ligne, s'est jetée cette semaine sur le village de Krania, d'où elle a enlevé 20 habitants, pour lesquels elle demande une énorme rançon.

Cette nouvelle a répandu la terreur parmi les habitans de la Thessalie, ainsi que parmi les négocians étrangers, qui ne sont plus en sûreté dans leurs foyers; le cours des affaires de commerce y est interrompu.

Le chef de brigands Arapis, qui, après avoir fait, il y a trois mois, sa soumission aux autorités Ottomanes, résidait dernièrement dans un village près de Volos, a repris l'existence de brigand avec 4 de ses anciens compagnons.

D'autres petites bandes se sont fait voir ailleurs en Thessalie. Le brigandage ne fait donc qu'augmenter journellement dans cette malheureuse province où les mesures

prises par les autorités locales sont, comme à l'ordinaire, insuffisantes et mal choisies.

### La circulaire de la S. Porte sur les deux Principautés.

Nous lisons dans la circulaire que la S. Porte a adressée aux puissances sur les deux Principautés, ce qui suit: « Malgré cet état de choses, qu'on doit réviser et améliorer, les deux Principautés ont eu jusqu'à présent un développement bien marqué dans leur condition sociale. *La Grèce indépendante* et plus forte relativement à chacune des Principautés, n'a pas, jusqu'à présent, pu atteindre le degré de prospérité dont chacune d'elles jouit aujourd'hui sous son administration séparée.

En mettant ainsi en parallèle la Grèce et les deux Principautés, la S. Porte a voulu, comme on le voit, démontrer que par leur administration séparée, les deux Principautés ont atteint un degré de prospérité que *la Grèce indépendante* et plus forte relativement à chacune d'elles, n'a pas pu atteindre jusqu'à présent.

Nous ne voulons point nous occuper ici de la question de l'administration séparée ou de la réunion des deux Principautés sous une même administration, nous ferons seulement remarquer, que la mise en parallèle de la Grèce

et des Principautés, à propos de la question de leur réunion sous une même administration, manque entièrement de justesse et d'exactitude.

1°. Parce que l'opposé d'une administration séparée, n'est point l'indépendance, mais la réunion. Les deux Principautés pourraient être soumises à la même administration sans être pour cela indépendantes. La circulaire aurait fait une comparaison beaucoup plus heureuse, si elle avait opposé aux Principautés, jouissant depuis des siècles, d'une administration séparée, d'autres provinces qui, tout en étant soumises à la même administration, n'auraient point fait les mêmes progrès. On comprend en effet, que l'opposé d'un Etat indépendant, soit la dépendance d'un autre Etat, mais non point le fait d'une administration séparée.

2°. La comparaison de la circulaire manque de justesse et d'exactitude, en ce qu'elle met en parallèle les deux Principautés, où depuis des siècles l'ordre légal n'a pas cessé de régner, et le Royaume de Grèce, qui, jusqu'en 1821, gémissait sous l'oppression la plus horrible, et qui depuis cette époque, a été désolé et dépeuplé pendant 9 ans de guerre, par le fer, par le feu, par la famine et par la contagion.

Cependant, si malgré tous ces éléments de dissemblance, nous essayons d'examiner de bonne foi, ce qui a été obtenu dans les Principautés par l'administration séparée, et les progrès opérés en Grèce, depuis l'époque de son indépendance, nous reconnaitrions que la Grèce qui n'était il y a trente ans encore qu'un vaste désert, est parvenue depuis, à mettre ses champs en culture, à s'enrichir de plantations de toute espèce, à se relever de

ses ruines, à se couvrir de villes populeuses et commerçantes, à doubler sa population, et à augmenter sa marine de 400 à 5 mille navires de commerce, dont le pavillon flotte sur toutes les mers.

Mais ce n'est pas tout; grâce à cette même indépendance, qui a été acquise au prix des plus grands sacrifices, l'instruction publique se répand aujourd'hui dans toutes les classes, la justice se distribue avec une entière impartialité, et tous les Grecs sans distinction, peuvent aspirer aux positions les plus élevées, en donnant un libre essor à leurs facultés.

Nous engageons donc l'auteur de l'insinuation malveillante qui vient de se glisser dans la circulaire de la S. Porte, contre la Grèce, de vouloir bien examiner consciencieusement, si dans les Principautés qui jouissent depuis des siècles, des bienfaits d'un ordre légal, on a pu obtenir les mêmes résultats, nous ne dirons pas dans l'espace de plusieurs siècles, mais pendant les 25 dernières années. Nos doutes à cet égard, nous les puisons dans cette même circulaire de la S. Porte, constatant que:

« Les maux dont les habitants des deux Principautés souffrent encore, tiennent à des causes indépendantes de leur administration séparée; C'est l'inégalité des conditions des classes de la société, le manque d'une administration juste et impartiale, et plusieurs autres circonstances politiques, qui ont retardé le progrès moral et matériel des deux pays. »

D'accord; mais le progrès moral et matériel est-il donc possible sous un régime qui exclue la justice et l'égalité? le progrès moral et matériel peut-il résulter d'un ordre de choses, sous l'empire du

quel le travailleur agricole accablé de contributions et de corvées, dont les classes riches sont exemptées, se trouve dans une condition quasi servile?

La comparaison faite par la circulaire eût été juste et concluante, si on avait voulu opposer aux progrès de la Grèce indépendante, les progrès réalisés dans des contrées qui ne jouissent pas des bienfaits de cette indépendance.

Que l'on compare donc si l'on veut, les provinces qui se trouvent sous la domination musulmane, à celles qui en ont été affranchies depuis 25 à 30 ans; que l'on compare la Thessalie à la Phtiotide, l'Épire aux provinces de la Grèce occidentale, le Magne de 1821, au Magne de 1856, qu'on étende cet examen à Syra, à Spetzia, à Athènes, à Patras, à Galaxidi, à Calamias, etc. et l'on finira par se convaincre que la mise en parallèle de la Grèce et des deux Principautés a été bien malheureuse.

Permis sans doute à des folliculaires ou à des écrivains qui ont pour mission d'enrichir les bibliothèques des chemins de fer, de déverser l'opprobre sur des nations qui ont le tort d'être faibles; c'est une spéculation comme une autre; mais nous pensons que les gouvernements ne doivent jamais manquer aux bons procédés qu'ils se doivent réciproquement, surtout lorsqu'ils enregistrent leurs pensées dans des actes qui portent le cachet d'actes officiels.

« Verba volant, scripta manent. »

S.

## Le memorandum du chef de Montenegro.

Le memorandum adressé par le chef du Montenegro et de Berda aux principaux cabinets de l'Europe, a excité un grand courroux à Constantinople. Il n'y avait cependant rien qui dût étonner la Porte dans la principale demande formulée par cette pièce. Cette demande, on le sait, c'est la reconnaissance de l'indépendance du Montenegro. Peut-on nier que ce pays n'a jamais été soumis par les Turcs et n'a guère reconnu la souveraineté ou même la suzeraineté Ottomane? La Patrie de Paris qu'on a citée à cette occasion, convient elle-même que la Porte n'a maintenu que d'intention, sa souveraineté sur ce petit État, qui a toujours conservé de fait son indépendance. Quoi donc de plus naturel d'un côté que la demande d'une reconnaissance formelle de ce fait? Et quoi de plus exorbitant, de l'autre, que cette prétention de la Porte à s'imposer aujourd'hui, de par la volonté de l'Europe, à des pays qui ont de tout temps échappé à sa domination? Quant à maintenir le *statu quo*, c'est évidemment conserver sur les flancs de l'Empire une plaie constamment saignante et qui peut à tout instant amener une conflagration générale, qu'il est de l'intérêt de l'Europe de conjurer.

On dit que la Porte serait disposée à obtempérer en entier ou en partie aux autres demandes du Montenegro—



élargissement des frontières et cession de la ville d'Antivari - pourvu qu'il reconnaisse la suzeraineté ottomane. Nous ne concevons vraiment rien à cette manie de suzerainetés fictives qui semble s'être emparé depuis quelque temps de la diplomatie turque. Loin d'ajouter aux forces de l'Empire, de pareilles suzerainetés sur des pays chrétiens qui repoussent la domination ottomane, ne feront que lui créer des embarras dont on ne sera pas toujours à même de prévenir les conséquences.

Le *Journal de Constantinople* du 16 Octobre que nous venons de recevoir, publie une correspondance de Larisse en date du 6 Octobre à laquelle nous empruntons les passages suivants.

« Les nouvelles qui nous arrivent des frontières prouvent suffisamment que le gouvernement grec est décidé à poursuivre à toute outrance les kleftes.

» Pour que la cessation totale du brigandage sur les frontières eût lieu, il faudrait que le gouvernement de la Porte réalisât au plus tôt le projet de l'installation d'une garde régulière, à l'instar de la Grèce; avec les Albanais seulement et d'après le principe actuel, nous aurons toujours des kleftes. »

M. RENIÉRI.

### ERRATUM.

A la page 91, ligne 1—2, au lieu de « une barrière difficile à surmonter dans les rares joies du foyer qui restent, le souvenir de la patrie etc » lisez « une barrière difficile à surmonter, pour alimenter dans les rares joies etc. »